

Daho de ces 18 ans

En publiant la compilation de ses singles, Etienne nous invite au bal des souvenirs

Apparu en 1981 avec un premier «Mythomane», Etienne Daho n'a cessé depuis de surprendre et d'innover en se servant d'un matériau on ne peut plus léger, sinon futile: la pop. On peut aujourd'hui dire qu'il a donné à la pop française ses lettres de noblesse, qu'il continue de s'enrichir de diverses influences tout en s'obstinant à écrire des chansons à fleur de peau. A l'heure où le chanteur breton, né à Oran le 14 janvier 1956, sort un «Best of singles» de vingt titres (dont l'indélicat «Idéal» et la prise «live» du «Sur mon cou», extrait du «Condamné à mort» de Jean Genet interprété en 1996 au Théâtre Molière de Paris) doublé pour les 30.000 premiers exemplaires de cinq anciens titres repris lors de la dernière tournée «Kaliéidoscope», il était bon faire le point avec le plus charmant des princes de la chanson.

THIERRY COLJON

Parler d'un «best of», c'est faire un travail rétrospectif un peu nostalgique d'une époque révolue, non?

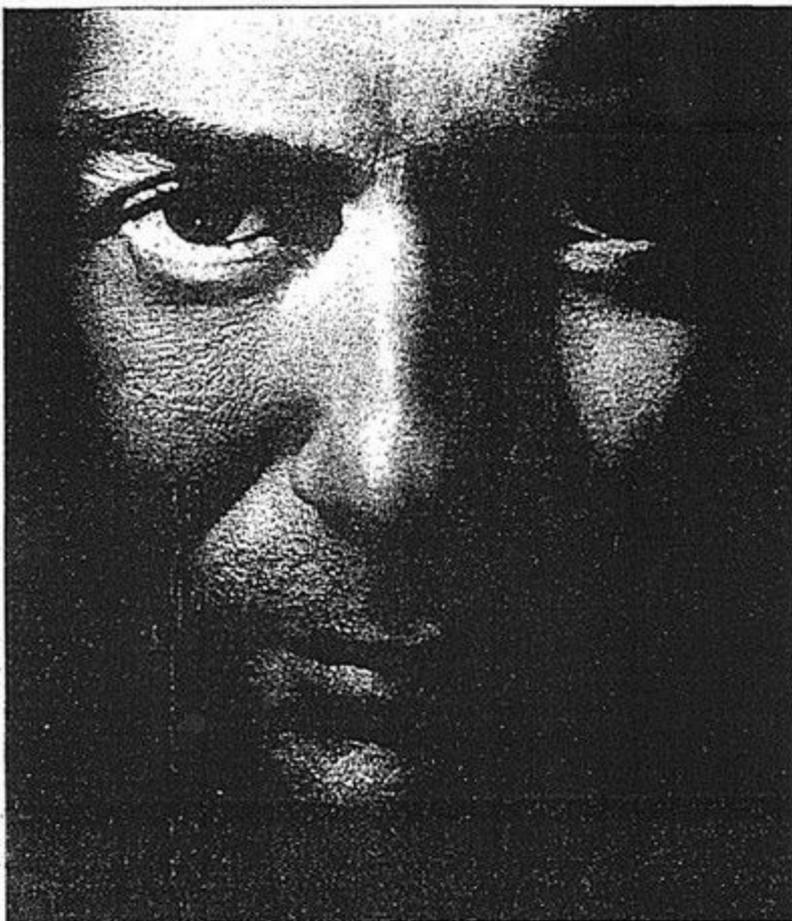
Je ne le vois pas comme ça, en fait. Je n'ai absolument aucune nostalgie de ce qui s'est passé. J'ai beaucoup aimé, je me suis amusé, j'ai fait des rencontres, j'ai existé... C'était très fort. Ce n'est toujours, même si ce n'est plus pareil parce que j'ai décidé d'avoir une vie un peu différente et de privilégier certaines choses. Ce sont plus des petits bouts de moi que je regarde avec bienveillance.

Dans ce parcours, on peut chercher en vain les erreurs. Tu as été témoin d'une époque, avec une sonorité qui évolue avec le temps...

J'ai été stupéfait de voir qu'il y avait une cohérence. Il y a des productions typées et tant mieux, c'est les témoins exacts d'une période. Enfin à ma manière. Entre «Idéal» et «Il ne dira pas», il y a pour moi un fil conducteur qui est extrêmement précis. Je me retrouve partout. C'est vingt ans d'évolution. Heureusement d'ailleurs. J'ai tout fait pour. Je préfère toujours regarder devant que derrière vers un passé qui m'arrache un sourire sans aller plus loin. C'est chaque fois lié à de bons moments, de scène ou de studio. Je ne me suis jamais retrouvé dans des situations avec des gens que je n'aimais pas. A mon rythme. De plus en plus d'ailleurs. Six albums en presque vingt ans, c'est vrai que ce n'est pas beaucoup. C'est aussi parce que j'ai beaucoup travaillé avec d'autres artistes.

Fais-tu une distinction entre années 80 et années 90?

Ah oui. Je ne retrouve pas l'insouciance de ces années-là chez des gens qui ont aujourd'hui l'âge que j'avais à l'époque. Mais c'est peut-être moi qui étais comme ça. Je me sentais assez libre de faire ce que j'aimais faire. Je les trouve peut-être un peu plus sérieux aujourd'hui, mais c'est la vie qui a



Etienne Daho: un vrai, un grand artiste qui a également ses zones d'ombre. Photo Ph. Duplantier.

d'hui, mais c'est la vie qui a changé, qui oblige davantage quelqu'un qui a 20 ans à décider tout de suite ce qu'il va faire. De se laisser pousser les dents pour être le battant numéro un, celui qui va écraser tout le monde sous peine d'être avalé. Il y a maintenant des pressions par rapport à la réussite que moi, en tout cas, je n'ai jamais ressenties. Les dix premières années de ma carrière, je les ai vécues comme quelque chose d'assez joyeux. Je ne me suis pas rendu compte. J'avais du succès, c'était normal, je travaillais beaucoup, je sortais beaucoup... Tout ça était d'une logique incroyable, vécu dans la plus grande inconscience.

L'industrie a changé...

Oui car aujourd'hui je suis obligé de m'occuper de trucs de marketing ou d'image, de choses supplémentaires dont on n'avait pas à s'occuper à l'époque. Il y avait une plus grande spontanéité. L'industrie a changé en effet. La compétition est plus dure, les gens sont harcelés par tout ce qui arrive. Les publicistes traquent cette fameuse ménagère dont le profil change tous les quinze jours, ce qui les rend dingues. C'est atroce. Je m'y intéresse car il faut que le marketing du produit sorti aille avec

quelque chose qui est moi. On sort tous des disques pour qu'ils marchent.

Tu es un des derniers à préserver ce sens du risque. Quitte à surprendre, voire décevoir, les fans les plus endurcis...

Au risque de déplaire, oui. Je l'avais fait avec «Saint Etienne» et puis «Eden» dont j'accueilli à être très frais. «Eden» ne marche que maintenant. Il est sorti trop tôt. C'est très curieux car j'ai toujours fait ça. Un album enregistré à Londres? Ça ne fait que le quatrième. La «dance»? Je travaillais avec William Orbit en 1986 pour «Pop satori». Dimitri from Paris, Etienne De crecy... tous ces gens, je travaillais avec eux depuis longtemps. Ce n'est pas nouveau, donc.

Mais je suis content qu'«Eden» fonctionne que maintenant. C'est plus important qu'un album qui marche à court terme. Il ne faut pas être pressé. «Eden» vend plus aujourd'hui qu'à sa sortie en 1996. Je me dis que j'ai eu raison.

jamais réalisés mais que je ne désespère pas un jour de faire. L'album de bossas, je peux le faire un peu n'importe quand. Là maintenant, je veux un disque plus acoustique, plus simple, plus épuré. Je dois encore former l'équipe. Je commence l'enregistrement en janvier. Pas avant car cette compilation a tout de même demandé du boulot. L'indélicat «Idéal», je l'ai enregistré le soir de la finale de la coupe du monde. Je devais être le seul Français, avec Arnold (Turboust), à ne pas être devant mon écran de télévision. Le texte d'«Idéal», c'est ça. Cette liasse populaire m'a bouleversé. Je n'avais jamais vu une telle joie dans Paris. Et puis ça permettait aux esprits bas du Front de se rendre compte que la France était une mosaïque de gens. Depuis toujours. Cette peur de s'étranger est un obscurantisme absolu.

Ça me rappelle la fois où j'ai été sifflé par le public assez âgé de Jacques Martin qui n'avait pas compris les paroles de «Tombé pour la France». J'étais mort de rire.

En tant que Breton né à Oran et vivant en France depuis vos 4 ans, comment ressentez-vous ce nationalisme?

Le fait d'être né à l'étranger et de découvrir tout petit son pays, c'est important, et puis j'ai beaucoup voyagé. Je suis fier d'être français... tout en me sentant citoyen du monde. Chaque fois que j'arrive dans un endroit, j'ai envie de m'y installer, tellement je me sens bien. Paris est ma base, mais c'est trop oppressant. Je vais là où l'amour me guide.

L'Algérie, je me souviens de moments assez durs car la période était troublée — et mes parents aussi —, et puis de moments merveilleux, parce que scolarité chaotique, soleil, musique... Je suis attaché à ça. Parce que c'était une enfance aussi extrêmement douce. Il fallait se planquer. La mort rôdait. C'était assez dangereux, on était menacés tout le temps.

Mais c'est vrai qu'en Bretagne, on se sent vraiment plus breton que français. C'est un peu comme les Corses. Venant d'ailleurs, j'ai dû me réintégrer et j'ai découvert une culture bretonne passionnante, une certaine façon d'être réservé. Quand les Bretons vous donnent leur cœur ou leur confiance, c'est pour la vie. Ils sont vrais et entiers. Leurs rapports ne sont pas basés sur le fessrouffe ou l'attitude. C'est pour ça que j'ai beaucoup de mal à Paris. Ce côté cynique... Et, si la Bretagne n'apparaît pas dans mes chansons, c'est parce que je ne milite pas pour des groupes ou des causes, sauf pour l'album «Urgence» contre le sida. C'est différent. Là, c'est humain. Moi je milite pour la vie. Mes chansons sont une forme d'engagement pour un certain état d'esprit...

Etienne Daho: «Best of singles» (Virgin). Tous les singles, avec les «Faces B», ont également été réunis dans un coffret special.

Le fait d'avoir été la toute première signature de Virgin France t'a-t-il aidé?

J'ai tout de même dû me battre car ça n'a pas été rapide. «Mythomane» a été un flop. Sur le deuxième, «La notte la notte», j'ai été sur la sellette. Après il y a eu «Pop satori», là je suis devenu un petit jeune homme à la mode, le chef de file... La «dahomania», on nous en a rebattu les oreilles. Mais j'ai toujours été tranquille. Pour le premier album, ils voulaient m'imposer Steve Hillage, mais moi je ne voulais que Jacno. C'était la guerre, je voulais que ce soit cohérent avec Marquis de Sade. Dans mes productions, il n'y a jamais de grands noms mais plutôt des proches. C'est dans ce climat qu'on fait les meilleures choses, avec des erreurs mais la personnalité d'un disque est aussi faite avec ses erreurs.

Maintenant que tu as la chance de pouvoir compter sur un public qui serait déçu de ne plus être secoué, vers quoi vas-tu?

Je vais revenir à des choses beaucoup plus simples. J'ai déjà le disque en tête. Le disque avec Astrud Gilberto fait partie de nombreux projets que je n'ai